

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE ROI DES VOLEURS

PREMIERE PARTIE — MORTE OU VIVANTE ]

XXX

L'HOMME-MYSTÈRE

Singulier soupirant !... Terrible, car il se sentait ridicule et courageait. Avec son tempérament, l'imprudente fille devait redouter de sa part quelque fureur, quelque moment de vertige. Nul doute qu'il ne méditât quelque sinistre entreprise, qu'il ne guettât l'occasion d'un crime.

Qu'elle le sentit ou non, un jour enfin elle se décida à rompre cette chaîne.

— Mon cher, lui dit-elle, j'abandonne la maison et je vous laisse à Léonide qui me succède ici.

— Comme un meuble, fit-il.

Elle ne le démentit point et reprit :

— Vous connaissez Léonide ?

— Non. Il est possible qu'elle soit moins impertinente que vous, mais il est impossible qu'elle soit aussi belle, et vous me permettrez de vous dire que mon choix est fait.

— Très bien, marquis ; j'en suis très flattée. Vous m'accompagnez donc en Italie ; mon intention est de partir pour Milan dans quelque jours.

— Vous partez ? fit le jeune homme d'un air consterné.

— Je vous l'ai dit.

— Avec qui ?

— Mais, répondit-elle en jouant l'étonnement, avec vous.

— Vous vous moquez de moi.

— Non point. Je vous ai offert de vous léguer comme "patito," comme cavalier servant, à Léonide, vous avez dit que vous préféreriez, quelque impertinente que je fusse, de rester avec moi. Eh bien, enmenez moi en Italie où j'ai le dessein d'aller.

Une véritable souffrance se peignit dans ses traits. Pendant

quelques minutes, il parut absorbé dans ses réflexions, et telle était sa physionomie que la chanteuse regrettait ce qu'elle venait de dire et avait peur.

Enfin il relâcha la tête et dit en arrêtant sur elle son redoutable regard :

— Est-ce bien sérieux ce que vous me dites là ?... Consentiriez-vous à vivre avec moi... à partir avec moi pour Milan, à être à moi ?

Elle savait que c'était impossible et d'ailleurs n'osait se dédire.

— Oui, oui, répondit-elle ; c'est sérieux.

Un autre se serait jeté à son cou, dans un élan de joie ; il reprit :

— Ne plaisantez pas avec moi, Maria, fit-il d'une voix profonde. Je ne sais pas plaisanter, moi...

— Vous n'êtes pas raisonnable, Roger ; vous savez bien que, si je dois faire un choix il est naturel que je me tourne vers vous qui depuis six ans j'ai pu apprécier.

Il parut se calmer ; puis posément, il ajouta :

— Je vous demande huit jours, Maria ; est-ce trop ?

— Non, Roger.

— Dans huit jours vous aurez cent mille écus

— Eh bien ! marché conclu ! fit la Rosaï en lui tendant la main.



Il étouffa son père entre deux oreillers.

Lorsque le marquis fut parti et qu'elle se retrouva seule avec Fanchetto, la Rosati ne dissimula point sa mauvaise humeur. Ce sans-gêne brutal l'avait froissée. Elle faisait bien marchandise de ses faveurs et n'en rougissait pas, mais il lui déplaisait qu'on le lui répétait sans ménagement.

—Il est temps que je prenne un intendant pour mes affaires, dit-elle.

Fanchetto n'était pas invitée à donner son avis, mais avec la liberté d'une soubrette de Molière, elle dit à la chanteuse :

—M. d'Espignac n'a besoin que d'être heureux pour être aimable, et il le sera certainement.

—Je lui ai fait des conditions trop dures. Il espère pouvoir les remplir ; mais c'est impossible. Je n'avais que ce moyen de me débarrasser de ses importunités.

## XXXI

## LE VIEUX D'ESPIGNAO

Pour qui connaissait les d'Espignac, l'opinion de la Rosati était de la dernière justesse. Le père vivait avec l'avarice d'Herpagon, et l'on eût cherché en vain où le fils pourrait se procurer non cent mille écus, mais cent louis.

En quittant le petit hôtel de la chanteuse, ce nid capitonné, parfumé, où tout était fait pour plaire, il se retrouva dans la demeure paternelle, vaste construction que, du temps des Valois, les d'Espignac, alors florissants, remplissaient d'un peuple de valets et aimaient de fêtes somptueuses, mais qui sous la Régence n'était plus qu'une solitude. — Les écuries étaient vides ; les cuisines inoccupées ; presque toutes les fenêtres closes.

À l'intérieur, où rarement l'air se renouvelait et où un rayon de soleil, bien qu'il ne coûtât rien, n'était pas même appelé à combattre l'humidité accumulée par les hivers, tout était froid, sombre et morne. Une odeur de moisi s'y était répandue. Dans les grandes pièces inhabitées les meubles dormaient sous la poussière, les parquets craquaient sous les pieds et les domestiques n'osaient se couvrir ou laver les rideaux de crainte de les voir tomber par lambeaux.

Le vieux d'Espignac n'occupait que deux chambres à une extrémité du rez-de-chaussée ; son fils en habitait également deux au premier étage. Ils avaient chacun à leur service personnel un maître Jacques, et pour leur service commun une vieille servante chargée de la cuisine et de la lingerie. Les valets, Armagnacs comme leurs maîtres, semblaient avoir été formés pour eux. Jacques rivalisait de ladrerie avec son seigneur et maître ; Jean ne parlait que par explosion comme Roger, et le reste du temps semblait muet. Tous deux étaient secs, jaunes de peau et noirs de poil.

Enfin comme, entre le père et le fils, n'existait aucune sympathie, les deux valets ne s'étaient jamais liés ensemble et demeuraient étrangers l'un à l'autre, à moins qu'ils ne trouvasent l'occasion de se rendre désagréables. La maison avait donc le silence glacial d'un tombeau. Ses habitants y circulaient sans bruit pareils à des fantômes.

La vieille bonne ne sortait que deux fois par semaine : le samedi pour acheter la provision de pain et de viande, et le dimanche pour aller à la messe. On remettait annuellement des provisions d'huile, de vin, de fruits secs, de noix et de châtaignes qui provenaient du domaine d'Espignac. Avec cela, une petite quantité de lard et de jambon et les sept livres de sel que tout Français était tenu d'acheter, la maison d'Espignac vivait toute l'année. La dépense de la maison ne s'élevait point à trois cents

livres par an. On pouvait se demander ce que le vieux faisait de ses revenus. Étaient-ils riches ?... Étaient-ils pauvres ?... les plus curieux du quartier Saint-Germain l'ignoraient.

Le jour où Roger prit les engagements fabuleux que l'on sait, avec la galante artiste, son valet Jean fut frappé de l'altération de sa physionomie. Ses joues s'étaient creusées, ses yeux semblaient enfoncés dans leurs orbites.

—Jean, fit-il, un mot.

Jean le suivit dans sa chambre, non sans crainte. Son maître s'arrêta en face de lui et lui dit :

—Jean, tu m'es dévoué ?

—Oui, monsieur le marquis.

—Et tu es encore plus dévoué à toi-même ?

—Monsieur, je ne le crois pas.

—Ne mens point ; c'est inutile. Eh bien, dans ton intérêt, comme dans le mien, j'ai un service à te demander.

—Je suis aux ordres de monsieur.

—Je ferai ta fortune, mais il faut que tu me dises où mon père cache son argent.

Jean ouvrit de grands yeux et demeura comme hébété.

—Réponds.

—Monsieur, je ne sais pas.

—Tant pis pour toi d'abord. Mais je crois que tu mens. Depuis quinze ans que tu es ici, à quoi passes-tu ton temps si tu n'espionnes pas ton maître ?

—Oh ! monsieur !... fit le valet confusionné.

—Il est impossible que Jacques non plus que toi ne sache où il se trouve. Du moins devez-vous savoir à peu près où ; par exemple, si c'est dans l'appartement, ou à la cave, ou ailleurs ? Réponds-moi donc !

—Monsieur, je ne sais rien.

—Eh bien ! fit Roger avec impatience, es-tu disposé, moyennant récompense, à m'aider à savoir ce qui m'intéresse ? Bannis tout scrupule à cet égard, songe que ton maître a besoin de connaître où son père enfouit sa fortune, car, d'un jour à l'autre, ce vieillard peut mourir et emporter son secret dans la tombe. Il n'est pas juste que je sois victime de sa manie. Il est de mon devoir de prévenir la perte de ma fortune. La religion me le permet comme elle condamne l'avarice, qui est un des sept péchés capitaux.

—Eh bien, monsieur, dit Jean, que voulez-vous que je fasse ?

—Je vais demander une petite somme à mon père. Ainsi que d'habitude, afin de ne pas me montrer où il met sa bourse, il me répondra : " Je vous remettrai cet argent demain, ou ce soir," selon l'heure. Il faudra le guetter à la sortie de sa chambre et le suivre.

—Jamais je ne l'oserai, monsieur, car, si M. d'Espignac ou Jacques me surprenaient en pareil espionnage, ils me traiteraient comme un malfaiteur. Il y aurait bataille et mort d'homme, monsieur.

Roger parut amèrement désappointé.

—C'est ton dernier mot, Jean ?

Le domestique baissa la tête.

—C'est bien, je m'adresserai à un autre. Dès aujourd'hui tu n'es plus à mon service.

Jean ne dit rien et ne fit pas entendre une plainte sous le coup injuste qui le frappait. Nous l'avons dit, il était fort attaché à son maître, l'ingratitude de Roger lui fut cruelle. Il étouffa sa douleur et, le soir, muni de son petit bagage, il alla demander l'hospitalité à un homme de son pays, établi rue du Sabot.

Mais, — étrange effet d'une longue habitude ! — Jean sou-

pirait de regret et ne se consolait pas. Le moine finit par aimer sa cellule et le prisonnier sa prison. Il alla bien à la louée du Pont-Neuf, mais en priant le bon Dieu de ne pas lui envoyer de maître, et il était si maigre, si noir, de si pitoyable mine que ses vœux furent facilement exaucés.

Tourmenté par une véritable nostalgie, il voulut, à tout prix, revoir les lieux où il avait vécu. La petite chambre où il gelait l'hiver et grillait l'été, les grands appartements moisiss... et qui sait peut-être son maître !...

Pauvre diable !... Un soir donc, Jacques étant sorti, il se blottit sous la grande porte, attendit son retour et se glissa derrière lui dans l'hôtel d'Espignac.

## XXXII

## LE PÈRE ET LE FILS

Ne voulant pas renouveler sa tentative auprès de Jacques, le marquis Roger résolut de s'adresser directement à son père.

Il le trouva dans sa chambre, au sein de vagues ténèbres qu'entretenaient de lourds rideaux de lampas, enveloppé de la robe de chambre de laine brune qui ne le quittait en aucune saison, assis dans un grand fauteuil à oreilles de velours rouge.

—Monsieur, lui dit respectueusement Roger, je désire avoir avec vous un entretien sérieux.

—Asseyez-vous, monsieur, dit le vieillard en indiquant un siège en face de lui.

Roger s'assit et son père l'invita à parler.

—Mon père, dit le jeune homme, bien que nous vivions sous le même toit, nous restons l'un à l'autre étrangers.

—Monsieur, il en est ainsi dans beaucoup de bonnes familles.

—Il peut en résulter de graves inconvénients.

—Je l'ignore.

—Je m'en doutais, mon père, et c'est pourquoi je désirais vous entretenir. Ne vous semble-t-il point, par exemple, qu'il est nécessaire à mon âge d'être mis au courant de vos affaires ? Je n'ai jamais visité tous vos domaines, je ne connais Espignac que de vue. Vos titres, précieusement scellés dans vos archives, me sont inconnus et je ne sais même pas le chiffre des revenus de notre maison.

—Il n'y a point d'inconvénient à cela, monsieur.

—Permettez, mon père ; tant que Dieu me fera la grâce de vous conserver, l'ignorance où je suis n'offrira aucun danger sans doute.

—Mais non plus après moi, monsieur.

—Je serai donc obligé de m'en remettre entièrement à ce que voudront bien me dire des étrangers intéressés à me tromper.

—N'en prenez point souci.

Roger commençait à trouver ces fins de non-recevoir étranges ; cependant il insista en entrant dans d'autres considérations.

—Je vous accorde que les renseignements des intendants et des fermiers pourront me suffire, ou que, si telle est votre volonté, je saurai m'en contenter, mais toute votre fortune n'est pas en terres et droits seigneuriaux... Depuis quinze ans que vous ne quittez point cette chambre et que vos intendants viennent vous y trouver, d'autres richesses se sont ajoutées à celles que vous possédiez déjà. Ces épargnes...

—Arrêtez, monsieur ! fit le vieillard avec colère. Vous vous avancez trop avant et vous inquiétez mal à propos de choses qui ne vous regardent point.

—Comment, monsieur, repartit Roger en s'animant, je suis étonné d'apprendre de vous que je suis indiscret en m'informant

du chiffre de votre fortune. Lorsque je le fais, monsieur, ce n'est pas avec la pensée d'en critiquer l'emploi ou le placement, mais de m'éclairer sur un fait qui intéresse l'avenir de notre maison.

—Je vous le répète, monsieur, dit le vieillard ; votre insistance à ce sujet est inutile, comme les inquiétudes que vous montrez sont vaines.

—Eh bien, puisque vous épuisez ma patience, s'écria Roger avec emportement, je vous dirai donc qu'il est temps à votre âge de sortir des mystères, et que la mort a des surprises funestes et que, si vous veniez à mourir subitement, tout ce que vous enfouissez secrètement depuis quinze ans, serait perdu. Voilà, monsieur, ce qu'il faut que je vous dise et ce qui m'intéresse.

—Vous vous trompez, vous dis-je, fit le vieillard avec un accent et un air étrange. — L'or que je possède ne sera point perdu, ainsi que mes domaines, il retournera à qui de droit.

—Alors pourquoi tant de méfiance à l'égard de votre héritier ?

A cette question le vieux d'Espignac se leva terrible, effrayant à voir :

—Parce que, dit-il, cet héritier n'est pas moi !...

Ces paroles furent comme un coup de foudre.—Roger en demeura pétrifié. Enfin après un court silence :

—Que voulez-vous dire, balbutia-t-il, ne suis-je pas votre héritier ?

—Non.

—Ne suis-je pas votre fils ?

—Vous êtes mon fils unique.

—Mais alors, vos biens, comme votre nom et vos titres, sont mon héritage.

—Non, non ! vous dis-je.

—Eh ! comment donc ?

—Malheureux ! vous voulez le savoir. Pourquoi m'arracher mon secret avant mon dernier jour ? Pourquoi en empoisonner votre jeunesse déjà si sombre ? Vous le voulez ! Oh ! j'ai lu dans vos yeux votre volonté implacable, j'ai vu sur votre front des nuages qui trahissent vos passions. Il faut parler ! — Eh bien ! sache donc, infortuné, que tu es plus pauvre que le dernier des manants. Ni le château, ni le domaine, ni les titres, ni les droits, ni l'or du duché d'Espignac ne m'appartiennent... Ils ne sont pas à moi... c'est pour cela que je n'en jouis point : j'aime mieux passer pour un maniaque, pour un avare, que pour un voleur !...

Sur ces mots, le vieillard retomba comme une masse inerte dans son fauteuil, épuisé, pâle, le front mouillé. Son fils le considérait avec stupéfaction, incapable lui-même d'articuler une parole, la gorge serrée et le front comme dans un étouffement.

Durant plusieurs minutes, il demeura debout, vacillant sur ses jambes et cependant incapable ou de marcher ou de s'asseoir. Les dernières paroles de son père bourdonnaient dans son oreille affolée, comme un vain bruit, dont il ne pouvait fixer le sens précis. Il était pauvre... il n'était pas marquis d'Espignac... l'or amassé était pour un autre... Révait-il ?... Son père était un voleur...

Et il lui semblait, à travers ce tumulte d'idées, entendre les éclats de rire de la Rosati.

Il était pourtant venu là armé d'une terrible énergie, décidé à tout, même à une violence impie... mais cette révélation l'accablait, et l'état pitoyable où elle avait mis ce vieillard achevait de le paralyser.

Lorsqu'enfin il commença à se remettre, la première pensée

qui se dégagait du chaos fut d'arracher au vieillard le reste de son secret. Il le voyait ébranlé, incapable de retentir des impressions accumulées pendant la moitié de sa vie. Le silence avait brisé ses chaînes et était parti ; tous les secrets affluaient aux lèvres. Il fallait que la conscience se soulageât.

Comment avait-il volé sa fortune ? Quel on était le légitime propriétaire ? Où vivait ce dernier ? Roger n'entendait rien restituer. Trouverait-il cent mille sous ?...

D'autre part, le vieillard paraissait anéanti de l'orgie de paroles et de confidences à laquelle il venait de se livrer.

Qu'un moment encore il restât à ses réflexions et de nouveau il se renfermerait dans son mutisme habituel.

Roger n'était pas de ces hommes qui provoquent l'expansion, au contraire. Son abord était glacial et réfractaire à toute sympathie ; il ne l'ignorait pas.

— Mon père, reprit-il, débarrassez-vous d'un mystère qui vous pèse. Vous en avez trop dit pour ne pas dire tout ; achève.

— Non, c'est assez, Roger. Vous êtes suffisamment renseigné. Le pain que vous mangez, l'habit que vous portez, le peu d'argent qui entre dans votre bourse, ne sont pas à vous. Que vous importe le reste ?... Vous espérez un riche héritage ?... Fumée ! Vous resterez M. le marquis d'Espignac tant que je vivrai, mais après moi le titre usurpé sera rendu à son légitime propriétaire.

— Et que serai-je alors ? fit Roger.

— Monsieur Roger d'Espignac.

— Vous me faites douter de tout ; qui êtes-vous ?...

— Je suis le frère cadet du duc d'Espignac.

— Il est mort.

— Oui.

— Eh bien ?

— Il a un fils, dit le vieillard d'une voix sourde.

— Ah ! je croyais son fils mort.

— Tout le monde en est convaincu comme vous ; mais je sais le contraire.

— Comment le savez-vous ?

A cette question le vieillard parut en proie à une émotion violente ; sa langue s'embarrassa, il n'articula qu'avec peine ces quelques mots gros de honte :

— C'est moi qui l'ai fait disparaître. Ceux qui l'emportèrent, des gitanes des Pyrénées, ignoraient sa naissance, mais je l'ai revu, il vit...

D'Espignac s'interrompit de nouveau. Son fils, après avoir attendu un instant qu'il eût repris haleine, le pressa de continuer.

— Où vit-il ? demanda Roger.

— Je ne vous le dirai pas, parce que je ne veux point que vous le recherchiez.

— Mais il connaît sa naissance ?

— Non.

— Alors, s'écria Roger, que nous importe cet homme !

— A vous, mais à moi... à moi c'est différent !...

— Votre repentir est tardif en vérité ; et quant à moi, ne vous en mettez pas en peine, je ne partage aucunement vos scrupules.

— Ne parlez pas ainsi, Roger. J'ai été plus endurci que vous au lendemain de mon crime ; mais écoutez : " Vous vous souvenez de la grande maladie que vous fîtes il y a une dizaine d'années ?

— Oui. Eh bien ?

— Mes domestiques avaient recueilli à la porte un jeune et misérable soldat congédié à la paix, grelottant de besoin et de

fièvre. Je lui fis donner une botte de paille et une couverture dans un coin des communs. Le lendemain, comme il était plus malade, j'allai le voir. Il s'appelait Languedoc.

— Tu es Languedocion ? lui demandai-je.

— Oui, monsieur, me répondit-il.

— Il y a longtemps que tu as quitté le pays ?

— Depuis ma plus tendre enfance. Des gitanes m'ont volé à mes parents, puis m'ont éduqué comme domestique à un voyageur, que je quittai pour m'engager.

Ces paroles furent un trait de lumière, je soupçonnai la vérité. Je considérai le malheureux avec plus d'attention. Sa physionomie ne m'était plus inconnue, et, dissimulant mon émotion :

— A quelle époque, lui demandai-je, ces gitanes t'ont-ils enlevé ?

Il me montra un morceau de plomb qu'il portait suspendu à son cou et me dit :

" Ils ont gravé la date là-dessus." Et je lus " 20 mars 1690."

" Ah ! je ne l'avais pas oubliée !... Par quelle fatalité cet homme était-il venu s'échouer à ma porte ? Dans cette apparente bizarrerie du hasard, je tremblais de sentir le doigt de Dieu. Je me retirai plein de trouble et je trouvai bien longues les heures que l'intrus passait sous mon toit. Aussi quelle fut ma peine lorsque mon médecin me dit le jour suivant :

— Ce pauvre diable que vous avez recueilli, monsieur le duc, ne pourra de longtemps reprendre sa route, si toutefois il en guérit.

— Qu'a-t-il donc ?

— De gros boutons noirs lui sortent de tout le corps, comme il arriva au duc de Bourgogne et à tant d'autres à Versailles.

" Alors, avec la conviction que ce rejeton funeste ne guérirait pas, je lui fis donner tous les remèdes et tous les soins. Je recouvrai ma tranquillité par la certitude de sa mort et la pensée que j'aurais fait tout mon possible pour le sauver.

" Mais bientôt, Roger, vous fîtes atteint du même mal.

" Mes yeux se dessillèrent. Dans les oruelles nuits que je passai près de vous pour surveiller votre délire, je compris qu'il y avait autre chose qu'un hasard et je sentis avec effroi le bras divin qui me frappait. Enfin, un soir, épouvanté de votre état, tremblant à votre mort prochaine, je tombai à genoux et demandai pardon à Dieu... Je fis plus : Je promis à Dieu de restituer ce que j'avais volé à son propriétaire légitime s'il m'accordait la vie de mon fils.

" Le lendemain, vous étiez hors de danger, mais votre cousin également. Allons ! Il s'agissait de tenir ma promesse... de me dépouiller... Je l'avoue, chaque fois que j'y pensais, une sueur glacée me mouillait le front. La cupidité et le devoir se livraient en moi des combats affreux. Enfin, je cherchai à m'étourdir, à oublier. Je fis la maison et un beau jour, en rentrant chez moi, j'appris que le soldat Languedoc était parti.

" Sans doute, son départ devait me soulager. Je le crus. Erreur, illusion d'une mauvaise conscience. A partir de ce jour, je ne fus plus occupé que de lui. Je le vis en rêve, je le vis sans cesse. Son image, son souvenir, ma promesse me poursuivirent. Dans maints événements je sentis des avertissements nouveaux, j'eus peur. Mon esprit s'assombrit. Et comme ces hommes sujets au vertige qui n'osent plus marcher parce qu'il voient devant eux s'ouvrir des abîmes, je n'osai plus vivre, il me semblait que l'argent de d'Espignac me brûlait les doigts, que votre existence dépendait de celle de l'autre, que vous subiriez le contre-

coup de toutes ses aventures. Je m'informai de lui. Plusieurs fois je le retrouvai pour le repordre bientôt de vue.

—Mais, c'est de la folie ! s'écria tout à coup Roger, que cette peinture effrayante impressionnait malgré lui.

—Non, dit son père, c'est du remerciement. Et sur le conseil d'un prêtre à qui je me confessai, je résolus de n'être que le dépositaire des biens de d'Espignac et de les restituer par mon testament à leur légitime héritier.

A ces mots, Roger bondit.

—Une restitution !... Un testament !... Insensé ! insensé ! Quoi ! vous deshéritez votre fils que vous étiez si heureux d'arracher à la mort !... Il est donc trop vrai, mon père, qu'entre nous, les liens d'affection se sont fort relâchés !...

—Mais, répliqua le vieux d'Espignac, je ne vous deshérite point, puisque ces biens ne sont pas à vous. Voulez-vous rester sous la malédiction d'un crime ?

Alors Roger s'emportait de plus belle. Il haussait les épaules de pitié, puis, grondait de colère, comme un dogue à qui l'on menace d'arracher un os.

—Vous lâchez la proie pour l'ombre, reprenait-il, une fortune pour un prétendu devoir. Laissez-moi donc les biens et la malédiction, je m'accommoderai du tout... Que m'importent vos chimères ?... Vous avez l'esprit frappé. Et voilà pourquoi vous nous avez mis ici à la diète !... Je vous dis, mon père, que c'est insensé. Ah ! il était bien temps de vous interroger sur l'état de nos affaires. Vous me conduisiez à l'abîme, et pourquoi ? Pourquoi, je vous le demande ?

—Je vous l'ai dit, monsieur, fit le vieillard d'un ton sévère, pour mon salut et pour le vôtre.

—Ne vous mettez pas en peine de rien. Quant au vôtre, je vous promets assez de messes pour vous tirer d'affaires. Avec de l'argent, voyez-vous, on est bien plus sûr de son salut que sans le sou. On retient sa place au paradis comme sa loge à l'Opéra.

—Pas d'impitoyable ! s'écria le vieillard.

—Non, d'accord, répartit Roger, mais aussi pas de faiblesse. Ce que vous tenez, gardez-le ; c'est le plus sage. Faut-il que je vous supplie de ne pas me plonger dans la misère ? Immoleriez-vous votre fils unique ?

—Je m'immole moi-même.

Roger, après avoir réfléchi, autant que le permettait son exaltation, reprit :

—Eh bien, acceptez une transaction qui conciliera tout ce que vous considérez comme un devoir envers ce Languedoc, et ce qui est un devoir envers moi : "Rendez-lui son domaine et gardez ce que vous avez épargné en nous imposant de si cruelles privations.

—Je ne le puis.

—Ah !... Et pourquoi donc ?

Le vieillard, qui se faisait arracher son secret lambeau par lambeau, poussé enfin dans ses derniers retranchements, compléta ses aveux :

—Je ne puis partager, dit-il, parce qu'il n'y a pas deux parts à faire. J'avais vendu ou aliéné la plus grande partie du domaine, lorsque je fis vœu de le restituer. Il ne me restait plus d'autres revenus que ceux des droits féodaux, droits de moulin, de four, de pacages, de péage, etc., et je mis cet argent de côté, afin de pouvoir racheter ce que je veux restituer.

—Allons ! fit le jeune homme accablé, c'est la ruine complète, absolue, il n'y a plus à discuter.

## XXXIII

## LE TESTAMENT

De ce long entretien, il restait dans l'esprit de Roger un mot qui tintait sans cesse comme un tocsin : TESTAMENT !...

C'était la solution du problème, c'était le dévouement, la clef d'or. Par lui on savait où dormait le trésor d'Espignac, car l'indication s'y trouvait ; par lui on échappait à la ruine.

Mais où était-il ? Comment voir ? Comment mettre la main dessus ? On verrait.

Entre le caractère du père et celui du fils, il n'y avait d'autre différence que celle qui provenait de l'âge. Chez tous deux même cupidité, mêmes passions, même violence.

En voyant la Rosati prête à lui échapper, Roger s'était dit : Qu'elle m'accorde huit jours et je lui apporte une fortune. A cette heure il se disait : Encore sept jours !... Mais, pas de faiblesse et de tergiversation. Il me faut rassembler toute mon énergie, ne rien écouter que la voix de la nécessité inexorable ; étouffer tout sentiment pusillanime :

" Il est certain que ce vieillard ne reviendra point sur sa funeste résolution. Ne pouvant le fléchir, je n'ai qu'un parti à prendre."

A partir de cette heure, l'idée du crime, en germe chez lui, se développa avec la rapidité prodigieuse de la phthisie galopante. Cette idée, restée longtemps toute petite, presque inconsciente, grandit de minute en minute et bientôt emplît tout son cerveau. Il n'y eut plus qu'elle sous son front ; elle y brûla comme un charbon ; il ne sentit et n'entendit plus qu'elle. Il fut possédé.

Son influence s'était étendue à toutes ses facultés, imagination, combinaison, volonté. Il eût désiré s'y soustraire, éteindre cet incendie, il ne l'eût pu.

Le cerveau était en gestation de crime, il était nécessaire qu'il accouchât.

Jean, le valet congédié, et qui, on se rappelle, s'était introduit furtivement dans l'hôtel, s'était posté sur son passage, avec l'intention de lui demander grâce. Il le vit sortant de chez son père, il fut frappé de l'altération de ses traits et de l'indéfinissable expression que ses projets criminels imprimaient à sa physiologie. Il n'osa l'aborder et le laissa continuer son chemin.

Après être resté blotti dans un coin par prudence, pendant un certain temps, il se décida à s'en retourner. Il descendit du premier au rez-de-chaussée ; mais, se trouvant dans l'appartement du duo d'Espignac et entendant des pas précipités dans sa direction, il eut peur de nouveau et se cacha pour la seconde fois.

" Je vais me faire prendre pour un voleur," pensait-il.

Un va-et-vient continu le retint. Il était nuit ; comment sortir ? Il y renonça et, s'allongeant derrière un gros meuble, s'accommoda de son mieux pour y attendre le jour. Mais il ne dormit point ; il en fut empêché par un bruit continu dans les chambres du vieux d'Espignac. Il n'en savait que penser. Ce vieil avaré visitait-il ses coffres ? Comptait-il ses écus ?...

Mais aussi il s'en inquiétait : ces bruits semblaient produits par des mouvements énergiques et brusques qui ne sont pas ceux d'un vieillard.

Que se passait-il ?... Jean ne l'apprit que plus tard et le raconta ; mais nous allons de suite vous le dire.

Vers minuit, Roger était descendu à pas de loup, muni d'une lanterne grosse comme le poing et d'un petit sac de toile. Il se dirigeait vers la chambre de son père.

Il y avait deux communications : l'une avec le grand salon

où Jean se tenait caché, l'autre, avec un couloir qui longeait tout l'appartement. La porte du salon se fermait au verrou : l'autre à la clef.

Roger pénétra dans le couloir, puis tira de son sac une fausse clef à l'aide de laquelle il s'introduisit chez son père. Celui-ci s'était réservé deux pièces ; c'était dans la seconde qu'il couchait.

Roger entra en cachant sa lanterne. Les vieillards ont le sommeil léger ; le parquet ayant crié sous son pied, le vieux d'Espignac se souleva et dit : " Qui est là ? " Roger demeura immobile.

Cette situation se prolongea plusieurs minutes, mais elle ne pouvait durer longtemps ; le parquet craqua encore et le jeune homme put deviner la terreur qu'il causait en entendant le souffle de plus en plus oppressé du vieillard.

Il fit deux ou trois pas et, se trouvant en face du lit, démasqua brusquement sa lanterne dont le rayon jaune enveloppa soudain le vieillard. L'effet en fut diabolique et nous renouons à rendre la surprise et l'effroi du vieux, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte et muette.

Il pressentait. Roger paraissait jouir de sa terreur et voulait sans doute la pousser au paroxysme.

— C'est toi, Roger ? fit le vieux d'une voix tremblante.

— Oui, c'est moi.

— Que veux-tu ?

Il laissa tomber ces mots comme un glas :

— Le testament.

D'Espignac ne répondit point, mais son oppression était extrême ; il haletait.

Roger, de sa voix assourdie et menaçante ajouta :

— De votre bon gré, ou de force, il me le faut à l'instant.

— De bon gré ?... jamais.

— De force alors ! gronda Roger.

Il laissa tomber son sac de toile rempli d'outils, posa à terre sa lanterne et se rua sur le vieillard.

Peut-on raconter cette lutte impie ? De tels récits font trembler la main qui les écrit et le regard s'en détourne avec horreur.

Où le monstre assouvit sa rage criminelle. Il étouffa son père entre deux oreillers.

Ces crimes domestiques sont autrement atroces que ceux des Cartouches... Il eut l'horrible patience d'attendre que la mort achevât son œuvre sous ses mains. Puis, après un temps qu'il lui était impossible de mesurer, il eut encore l'affreux courage avant de quitter le corps de sa victime, de s'assurer de son crime, avec sa lanterne, enfin de replacer le malheureux dans la position horizontale qu'il occupait d'habitude.

Puis, en malfaiteur consommé, il commença ses fouilles, crocheta les serrures des meubles, alluma des bougies et examina tous les papiers qui lui tombèrent sous la main.

Ces recherches lui prirent plusieurs heures ; enfin il ne trouva rien... Pas d'or, pas de testament. Sans doute l'un était avec l'autre. Il le croyait. Il sonda les murailles, il examina le parquet, mais sans autre résultat.

Est-ce que son crime resterait infructueux ? Il en frémit.

Les deux pièces avaient été visitées minutieusement de fond en comble ; il n'avait plus qu'à se retirer.

Il répara le désordre qu'il avait causé et s'en alla.

Jean le vit traverser le salon et il l'entendit grommeler entre ses dents :

— A la cave maintenant !... A la cave !...

Ces paroles lui révélèrent une partie de la vérité. Mais il rejeta bien loin le soupçon d'un crime.

Cependant les recherches de Roger dans la cave devaient être plus longues, plus laborieuses, sans amener de meilleur résultat. Là, rien encore.

Epuisé de fatigue et plus encore de courage, le misérable remonta au rez-de-chaussée. Le jour se levait. Mais, en arrivant dans le grand couloir qui divisait en deux le rez-de-chaussée et où il prenait l'escalier de son logement, tout à coup il se trouva en présence de Jacques.

Le valet eut un mouvement de surprise. Le maître se recula de frayeur. Mais, presque aussitôt, recouvrant sa présence d'esprit :

— Tiens !... fit-il. Aurais-tu comme moi entendu quelque chose ?

— Quoi donc, monsieur le marquis ?

— Il m'a semblé entendre des bruits suspects chez mon père et je viens d'aller jusqu'à son appartement.

— Des bruits suspects ? répéta Jacques inquiet.

— Je n'ai pas pu entrer ; la porte est fermée au verrou et j'ai craint de le réveiller pour rien. Cependant voici quelque chose de singulier que j'ai trouvé dans le salon.

Il montra son sac de toile.

— C'est le sac à outils de Jean.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

### LES COMMANDEMENTS DU FUMEUR

Un seul tabac adoreras,  
Le canadien uniquement.

Le cigare ne fumeras  
Mais bien la pipe seulement.

Tes bouffardes n'achèteras,  
Qu'un ou deux sous simplement.

Toi-même les culotteras  
Sans procédés, tout bonnement.

Pipe d'autrui ne casseras  
Ni la tienne, conséquemment.

Ton brûlot tu ne prêteras,  
Qu'à tes amis, à bon escoient.

A lui tu ne préféreras  
Que ta femme mais rarement.

La carotte cultiveras  
Mais de tabac, pas autrement.

Le moins possible cracheras,  
Afin de vivre longuement.

Et tous les soirs mes vers liras  
Pour t'endormir profondément.

\* \* \*

En omnibus :

Un monsieur. — Ah ça ! mais, vous me prenez mon portemonnaie ?

Jean Hiroux. — Si on peut dire, je prenais simplement votre poche pour la mienne !

## LA RÉPROUVÉE

Tous les habitants de Olédér s'étaient rendus au petit port voisin, car ils avaient hâte de souhaiter la bienvenue à l'équipage du "Godand," revenant après une très heureuse campagne de pêche.

Les cris d'appel s'éteignaient dans le lointain ; une porte s'ouvrit, un jeune homme se pencha au dehors et écouta. Satisfait, sans doute, du silence profond qui régnait dans l'unique rue du village, il se hâta de gagner une place plantée de beaux arbres, située devant sa maison. Arrivé là, le jeune homme regarda encore autour de lui, se dissimula derrière le tronc des arbres et dans l'ombre qu'ils projetaient ; ensuite, marchant avec précaution, il se trouva devant une ruelle assez longue à l'extrémité de laquelle brillait un point lumineux encadré de verdure. Ce point lumineux était une échappée sur la campagne ensoleillée, et la verdure dépendait d'un jardin clos de trois côtés par une haie vive, alors en pleine floraison. Quelques jolis parterres, des corbeilles, une allée de tilleuls, des carrés de légumes couvraient la superficie du jardin, dont le quatrième côté était fermé par une vieille maison basse et comme accablée sous le poids d'une énorme treille.

Deux marches conduisaient dans l'intérieur de cette maison. Sur la plus élevée était assise une jeune fille occupée à filer. Dire qu'elle était belle, rendrait trop imparfaitement la grâce noble, l'harmonie suave de ses traits. La voir, l'admirer, l'aimer, ces trois degrés de la passion se trouvaient en un instant franchis, et la radieuse apparition devait, dès lors, régner triomphante dans le souvenir.

Le jeune homme avait débouché de la ruelle, il longait maintenant la haie. Son pas discret fut entendu de la belle fileuse. Vivement, elle releva la tête, plus vivement encore elle jeta sa quenouille et courut vers la haie.

—Alain, c'est vous !

—Oui, Rossellys ; mais ne craignez rien, ajouta-t-il avec amertume. Le village entier est absent, nul ne saura que vous m'avez vu !

—Alain, pourquoi ce ton dur ? Vous savez bien que je suis sans crainte pour moi ; mais, aussi, vous n'ignorez point mon désir d'éviter une peine à votre père.

—Parlez encore, Rossellys, je suis trop heureux d'écouter votre voix, même quand elle porte le désespoir dans mon âme.

Une larme vint aux yeux de la jeune fille.

—Ah ! murmura-t-elle, croyez-vous donc être le seul à souffrir !

Ces paroles n'étaient pas achevées que le jeune homme, s'aidant du tronc d'un tilleul poussé un peu en dehors des limites du jardin, avait franchi la haie et venait retomber près de Rossellys.

—Je vous avais, cependant, bien défendu cette imprudence, dit-elle effrayée.

—M'auriez-vous ouvert la maison ?

Rossellys ne répondit point. Emue, palpitante sous le regard d'Alain, une rougeur intense couvrait son visage et rendait plus éclatante encore sa beauté.

—Non, cela ne peut durer plus longtemps, reprit bientôt le jeune homme. Il faut que mon sort soit fixé. Ou le bonheur avec vous, Rossellys, ou la mort pour oublier !

—Alain ! Alain ! vous m'accablez. Hélas ! votre père, vous le condamneriez à une telle douleur ?

—C'est vous qui me conseillez l'obéissance ?

—Votre père est âgé. Vous seul lui restez de sa nombreuse famille, ne brisez pas sa dernière espérance.

—Vous mentiez donc, à l'instant, quand vous avez dit : "Étes-vous le seul à souffrir !" Et, dans son emportement, Alain, saisissant les mains de la jeune fille, les tordait entre les siennes.

—Votre violence me fait peur, dit doucement Rossellys, mais elle n'ébranlera pas ma résolution. Puis-je effacer de mon nom la tache qu'un odieux préjugé y a empreinte ? Puis-je faire que mon père à moi, mon père si noble, si bon, ne soit pas traité comme un réprouvé ? Ne revenons plus sur ces sujets douloureux. D'ailleurs j'aurai du courage, vous m'oublierez... je l'espère... quand je serai parti.

Alain poussa un cri.

—Vous ne partirez pas, dit-il. Cela est impossible. Où iriez vous ? Vous n'avez d'autre famille que votre père et...

Le jeune homme s'arrêta brusquement.

—Et partout, ajouta Rossellys d'une voix ferme, partout, comme à Olédér, la fille d'un réprouvé sera en butte aux mêmes douleurs, à la même hostilité. Vous voyez, Alain, malgré vous, la vérité s'est échappée de vos lèvres. Admettons pour un instant que tous les obstacles sont vaincus et que je devienne votre femme ? Vous m'aimez, je n'en doute pas. Pendant quelques mois, vous prendriez hautement ma défense, vous forcerez les méchants à se taire ; mais, Alain, la goutte d'eau tombant sans relâche sur le granit de nos rochers arrive à creuser la place qu'elle recouvrait. Involontairement, vous finiriez par trouver trop pénible notre vie, vous regretteriez...

—Rossellys, interrompit-il, pour raisonner si gravement, il faut avoir le cœur bien froid.

—Il faut surtout vous aimer, Alain.

—Si vous m'aimez, vous me le prouverez. Je suis riche de la fortune de ma mère, vous le savez. Je demanderai à mon père le compte de cette fortune. Je vendrai les champs, les métairies, tout... L'argent, une fois reçu, nous partirons, votre père, vous et moi ; nous irons loin de ce village où nous avons tant souffert, à Quimper, si vous voulez ; mais non, ce serait trop près encore de Olédér. Nous irons à Brest. Dans une grande ville, nul ne demandera d'où nous venons.

—Oubliez ce rêve impossible. Vous seriez trop coupable si vous abandonniez votre père.

—Mon père n'est-il donc pas coupable, lui aussi, de me rendre malheureux ?

—Malheureux ou non, vous lui devez votre tendresse, votre appui. Il est âgé. En le quittant, vous causeriez sa mort, car il ne se consolera jamais de votre désobéissance.

—Je suis persuadé du contraire. Ne cherchez donc pas à me détourner de mon projet. Ma volonté est inébranlable. Je parlerai à votre père, il m'écouterà, il me comprendra et vous ordonnera d'obéir. Refuserez-vous ?

—Jamais je ne vous ai vu si emporté, vous me faites presque peur. Eh bien, oui ! vous parlerez à mon père, mais il est absent pour jusqu'à demain. Je vous supplie de me quitter... si l'on vous voyait...

—Vous êtes trop craintive, Rossellys.

La jeune fille releva sa tête charmante, essuya ses yeux et, d'une voix ferme :

—Je ne vous reconnais plus, dit-elle ; vos paroles sont amères ou ironiques. Est-ce ainsi que vous cherchez à me préparer à vous obéir ? Mais il n'importe, écoutez-moi. Quel tort pourrait me causer une méchanceté de plus venant des gens du vil-

lage ? Irréprochable ou non, je n'en resterai pas moins, pour eux, la réprochée que chacun se croit en droit de mépriser, d'insulter. Cependant, j'ai ma fierté. Elle consiste à pouvoir me dire combien les préjugés dont je souffre sont injustes. Ne me forcez point à reconnaître que mes persécuteurs auraient pour eux l'apparence du droit qu'ils s'arrogent. Surtout, ne m'obligez pas à m'accuser d'être la cause d'une rupture entre votre père et vous. Soyons dignes, ami, espérons des jours meilleurs, efforçons-nous de les faire luire, mais, en les attendant, accomplissons nos devoirs.

—Merci, mon enfant, dit une voix grave.

Toute pâle, Rosellys se retourna et se jeta dans les bras d'un vieillard qui venait d'arriver près des deux jeunes gens sans en être aperçu.

—Mon père ! dit elle. Comment êtes-vous déjà de retour ?

—J'ai rencontré sur la route tout le village courant au devant du bateau le "Goëland." Je ne me suis pas soucier d'aller à Concarneau pour me trouver au milieu de ce tumulte. Mais, dis-moi, tu as donc reçu M. Alain Kerlan ?...

—J'ai franchi la haie, interrompit résolument le jeune homme. Ne me faites aucun reproche, car, je l'affirme, je vous croyais chez vous. Vous ne m'auriez pas obligé, j'en espère du moins, à choisir une telle route.

—Je vous répondrai comme ma fille l'a fait, monsieur. Un préjugé funeste nous sépare, oubliez nous.

—Je ne veux pas oublier. Je vais réaliser ma fortune et vous emmener tous deux à Brest. Vous le voyez, Jalm, mon plan est tracé.

—Ce serait peut-être une excellente chose, dit Jalm, après un court silence. Mais nous ne devons pas agir comme des étourdis. Nous réfléchissons, Rosellys et moi. Je vous promets, monsieur Alain, de vous donner avant peu notre réponse. Maintenant, permettez-moi de vous prier de nous quitter. Il ne faut pas avoir l'air de braver votre père. Le moment venu, nous aviserez.

—A bientôt, donc. C'est aujourd'hui lundi, je voudrais ne pas attendre plus tard que dimanche.

—Dimanche, soit. Venez, monsieur, je ne voudrais pas vous voir reprendre le chemin de la haie.

—Et vous, Rosellys, dit le jeune homme, me laisserez-vous partir sans une bonne parole ?

—Ce que mon père veut, je le veux, répondit tout bas la jeune fille.

—Votre main ! s'écria Alain dans une exclamation de joie, que je la serre contre mon cœur, en attendant le jour béni où j'aurai le droit de vous nommer ma femme bien aimée.

Rosellys ne refusa pas sa main ; le jeune homme s'en saisit avec transport ; il s'aperçut bien qu'un violent tremblement l'agitait mais, tout entier à son espérance, il attribua l'émotion de la jeune fille à la timidité. Le cœur gonflé de bonheur, les yeux brillants, il contemplait sa fiancée. Jalm l'arracha à cette extase. Docilement, il suivit le vieillard et n'entendit pas Rosellys éclater en sanglots.

—Mon enfant ! ma chère, mon unique enfant ! disait le pauvre Jalm, qui, revenu près de sa fille, l'avait entourée de ses bras.

—Oh ! père, oh ! père, si vous saviez ce que je souffre !

—Je le sais, douce chérie, mais je sais, aussi, que ma Rosellys a une âme courageuse, incapable de transiger avec son devoir.

—Pourquoi faut-il que nous soyons si malheureux ! Quel crime avons-nous commis !

—Tu me fends le cœur, enfant, et je me maudis de n'avoir pas eu le courage de souffrir seul, puisque je suis la cause de ta douleur.

—Tais-toi, père, je t'aime tant !

—Oui, tu m'aimes ; cependant, n'aimes-tu pas Alain davantage encore.

—Non, pas davantage, puisque je préfère le voir souffrir afin d'éviter de te causer la moindre peine.

—Mais si j'acceptais sa proposition...

—Père, interrompit Rosellys, je t'ai compris tout à l'heure. Nous irons où tu voudras, mais nous partirons seuls, car ni Jalm ni sa fille ne veulent subir une réprobation justifiée. Voilà ce qui causait mes larmes, ce qui a appelé sur mes lèvres un cri presque désespéré. Toutefois, ne crains rien, je suis forte contre la souffrance. Si, seulement, je pouvais espérer qu'Alain se consolera !...

—Le souhaites-tu ?

—Je veux son bonheur, dit fermement la jeune fille, mais elle avait trop présumé de ses forces, elle retomba évanouie dans les bras de son père.

—Dès demain, si tu le veux, nous aurons quitté Oléder, reprit Jalm. Notre ami de Plouhé nous prêtera sa carriole et son cheval, nous irons à Prosperden prendre la voiture de Lorient.

—Mais tu disais, père, que nous irions à Brest.

—J'en le désire, en effet, mais il faut prendre nos précautions si nous voulons éviter qu'Alain nous découvre. Veux-tu partir demain soir ? Rien ne nous retient. Toutes nos commandes sont livrées, notre loyer payé...

—Partons ! partons, dit la jeune fille dans un spasme de douleur, car il lui semblait que le principe même de sa vie se brisait.

(SUITE ET FIN AU PROCHAIN NUMÉRO)

## NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus recevra le commencement du **ROI DES VOLEURS** et la collection des ouvrages ci-dessous.

À toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Drames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Échappé de la Bastille* ou *Exilé l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Drames de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages. Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, Éditeurs,  
215 rue Craig, Montréal.

Boite 1883.